

92. LETTRE

On ne souhaitait rien davantage que de faire cesser le schisme qui divisait les catholiques, et de réunir l'Orient avec l'Occident. C'est à cette occasion que cette lettre fut écrite par saint Basile aux évêques d'Occident. Il les prie de faire savoir à leur empereur les maux que les fidèles d'Orient souffraient par la persécution des Ariens, et de leur envoyer des députés, pour travailler à la paix.

Aux très religieux, et très honorés frères, et aux évêques de la même communion qui sont dans les Gaules, et dans l'Italie, Basile évêque de Césarée en Cappadoce.

Puisque l'Eglise de Dieu porte le nom de Corps de Jésus Christ, et que nous en sommes les membres : il faut que nous soyons d'accord les uns avec les autres, comme les membres du même corps. Si nous sommes éloignés les uns des autres par la distance des lieux qui nous séparent, cette bonne intelligence qui nous unit nous rapproche. Comme la tête ne peut dire que les pieds ne lui sont pas nécessaires; ainsi vous ne nous négligerez point, et vous aurez autant de compassion des malheurs que nous nous sommes attirés par nos péchés, que nous avons de joie de la paix que le Seigneur vous a donnée. Nous vous avons déjà fait part de nos douleurs, nous avons tâché d'exciter votre compassion pour vous engager à nous secourir; mais Dieu qui ne nous avait pas encore assez châtiés vous à empêché de venir à notre secours.

Ce que nous vous demandons principalement, c'est que vous fassiez connaître à votre empereur l'état déplorable où nous sommes, si vous croyez qu'il est impossible que quelques-uns d'entre-vous viennent ici pour nous consoler, et pour être témoins des malheurs qui désolent l'Orient, dont on n'a pu vous raconter que la moindre partie, parce qu'il n'y a point d'expressions qui en puissent donner une juste idée. Nous sommes exposés, mes très honorés frères, à la plus cruelle de toutes les persécutions. On bannit les pasteurs, pour disperser le troupeau; et ce qui est encore de plus affligeant, c'est que ceux qui souffrent, n'ont ni la consolation, ni l'espérance d'être martyrs, le peuple ne les regarde nullement sur ce pied-là; parce que ceux qui les persécutent, ont le nom et l'apparence de chrétiens. Le crime que l'on punit avec plus de sévérité, c'est la pratique exacte des traditions des pères; c'est pour cela que les gens de bien sont chassés de leurs maisons, et contraints d'habiter les déserts. Ces méchants juges et dévoués à l'iniquité, ne respectent ni la vieillesse, ni la vertu ni les bonnes mœurs ni la sainteté d'une vie réglée sur les maximes évangéliques depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse; et quoiqu'on ne condamne les scélérats qu'après qu'on les a convaincus de leurs crimes, la pure calomnie suffit pour la condamnation des évêques, on les livre aux supplices, sans prouver qu'ils sont criminels. La plupart ne connaissent pas ceux qui les accusent, on ne les cite pas même devant les tribunaux. On n'attend pas qu'on les accuse. On les arrache de leurs maisons pendant la nuit pour les mener en exil et on les condamne à traîner jusqu'à la mort une misérable vie dans les déserts.

Quoique nous ne parlions point des autres persécutions, personne ne les ignore. On exige les prêtres et les diacres, tout le clergé est en proie. Il faut adorer l'idole, ou se résoudre à une grêle de coups. Tout le peuple répond des larmes. On ne voit que des gens qui gémissent, et qui déplorent en public et en particulier les maux qu'on leur fait souffrir. Personne n'a le cœur assez dur pour souffrir indifféremment la perte de son père; les villes, les champs, les chemins, les déserts retentissent des cris de ceux qui pleurent; on n'entend point d'autres voix que les plaintes de ceux qui s'affligent, et qui racontent leurs malheurs. Toutes les joies sont éteintes; nos réjouissances et nos fêtes sont changées dans un sombre deuil. Les églises sont fermées; le culte des autels est aboli : on ne voit plus d'assemblées de chrétiens; les docteurs n'enseignent plus; on n'entend plus de panégyriques, ni de psalmodie nocturne on ne sent plus cette joie spirituelle, que les âmes dévouées à Dieu goûtaient dans la communion, et la participation des sacrements. Nous pouvons maintenant dire ce que disait Daniel, qu'il n'y a plus de prince, ni de prophète, ni de chef, ni d'oblations, ni d'encens, ni de lieu où l'on puisse offrir des sacrifices au Seigneur pour le fléchir.

Nous vous mandons des choses que vous savez assez, puisqu'il n'y a point d'endroit si reculé dans l'univers où l'on ignore nos malheurs. Ne pensez donc point que nous vous écrivions de la sorte pour vous instruire, ou pour animer votre zèle. Nous sommes très persuadés que vous ne nous avez jamais mis en oubli, non plus qu'une mère ne peut oublier les enfants qu'elle a portés dans son sein; mais nous faisons comme ceux qui souffrent et qui soulagent leurs maux en se plaignant. Nous vous racontons les calamités qui nous accablent pour les adoucir, en vous les récitant, et pour vous engager à redoubler vos prières, afin de nous réconcilier avec Dieu. Si nos maux ne regardaient que nous, nous les aurions ensevelis sous le silence, et nous nous serions fait honneur de souffrir pour Jésus Christ; parce qu'il n'y a nulle comparaison entre les actions de la vie, et la gloire qu'on nous prépare; mais nous appréhendons que le mal n'augmente à peu près comme la flamme qui est tombée sur une matière sèche; après avoir embrasé tout ce qui l'environne, elle embrase les corps plus éloignés.

La contagion de l'hérésie dévore tout, quand elle aura ravagé nos Eglises, il faut appréhender qu'elle n'infecte les vôtres qui sont encore saines. Nos péchés nous ont exposés les premiers à la fureur des ennemis de Jésus Christ; mais peut-être que comme nous avons été le canal par où l'Évangile s'est répandu dans tout le monde, de même serons-nous la source fatale de l'hérésie; et que notre ennemi commun qui en a jeté les premières semences parmi nous, n'épargnera rien pour en infecter toutes les parties de l'univers, et pour répandre les ténèbres de l'impiété sur ceux qui ont été éclairés de la lumière de Jésus Christ. Prenez donc part à nos malheurs comme aux vôtres, et comme le doivent faire de véritables disciples de Jésus Christ.

On ne nous a point déclaré la guerre pour nous dépouiller de nos biens, de nos dignités, ou de quelque avantage temporel, nous combattons pour défendre notre trésor commun, l'héritage paternel, et la saine doctrine. Pleurez donc si vous aimez vos frères; les gens de bien parmi nous n'osent plus ouvrir la bouche. Il n'y a que les impies, et ceux qui préfèrent des blasphèmes contre Dieu, qui aient la liberté de parler. Les défenseurs de la vérité sont dispersés et bannis. Nous n'osons rien dire, nous qu'on méprise pour notre peu de mérite, entreprenez la défense de ce pauvre peuple : n'envisagez pas seulement vos intérêts; ne vous contentez pas d'être en repos et à l'abri de la furie des esprits malins, dont Dieu vous a préservés par sa grâce. Tendez la main aux Églises, qui sont agitées d'une tempête si furieuse, de peur qu'étant dénuées de tout secours, elles ne fassent un triste naufrage. Gémissiez sur nous, puisque personne ne s'oppose aux blasphèmes que l'on répand contre le Fils de Dieu : on déshonore le saint Esprit, et l'on bannit ceux qui se mettent en devoir de défendre sa gloire. L'erreur de la pluralité des Dieux a des partisans. Ils adorent un grand et un petit Dieu; le nom de Fils, selon eux, n'est qu'un titre, qui n'est point fondé sur la nature; le saint Esprit n'entre point dans la Trinité, il ne participe nullement à l'essence divine; ce n'est qu'une pure créature ajoutée en quelque manière au Père et au Fils.

Où pourrai-je puiser assez de larmes, pour déplorer pendant plusieurs jours le malheur d'un peuple qui s'est laissé séduire, et qui périt par une si pernicieuse doctrine ? On abuse de la crédulité des simples, qui s'accoutument insensiblement à l'impiété et à l'hérésie. Les Églises naissantes sont nourries de cette doctrine abominable, et comment pourraient-elles s'en défendre car les hérétiques baptisent. Ils assistent les pèlerins, visitent les malades. Ils consolent les affligés. Ils ne refusent point de secourir ceux qui sont dans l'accablement et dans la misère. Ils administrent les sacrements. Ils font tout cela; c'est une espèce de chaîne qui retient le peuple dans leur communion; de sorte que quand même on nous rendrait la liberté, il n'y a plus d'espérance de ramener et de remettre sur les voies de la vérité ceux qui se sont unis de la sorte aux hérétiques et qui ont donné dans leurs erreurs et dans leurs pièges. Voilà pourquoi il eût été à propos que plusieurs évêques d'Orient vous allassent trouver, pour vous exposer en personne l'état de leurs affaires; vous conjecturez de là dans quelle misère et dans quelle contrainte nous vivons, puisqu'il ne nous est pas même permis d'aller ou vous êtes. Car pour peu qu'un évêque s'absentât de son Église, son peuple serait exposé aux embûches de ceux qui ne cherchent qu'à le séduire. Nous vous avons envoyé au nom de tous le très religieux et notre bien aimé frère Dorothée, qui vous dira de bouche ce que nous n'avons pu exprimer dans notre lettre. Il est très bien informé de toutes choses, et il a un zèle sincère pour la défense de la foi. Après que vous lui aurez rendu les devoirs de charité, renvoyez-le nous incessamment, pour nous porter de bonnes nouvelles, et pour nous assurer que vous appliquerez tous vos soins à soulager vos frères.